

neux qui la dessinaient ; la poule s'enfuyait, le bec ouvert, la langue sèche, les plumes hérissées, paraissant en proie à une vive terreur, devant un serpent, un cobra, qui la poursuivait, qui finit par l'atteindre et la mordit ; blessée, elle se retourna sur le dos, contracta onze fois les pattes et mourut : le serpent alors l'avalait lentement. On voyait très distinctement le corps de la poule passer avec ses aspérités et gonfler le corps du serpent trop étroit, dans lequel elle formait des boules. Enfin, le serpent s'arrêta de déglutir et disparut en s'éteignant, comme si la couche de phosphore dont il était frotté eût fini de luire, se fût évaporée.

Au serpent et à la poule succéda une chauve-souris, qui semblait frôler le mur, s'envola vers le coin de gauche, et, de là, disparut dans le plafond. Enfin, ce fut un bouc, qui paraissait et disparaissait alternativement, et dont les yeux s'ouvraient et se refermaient.

Pendant ce temps, dans l'air, au-dessus de nous, se percevaient des bruits étranges ; on aurait juré que des corps pesants se mouvaient, s'agitaient sur nos têtes. Un instant, il me sembla que ma chaise, devant laquelle j'étais debout, s'élançait vers la voûte, me râclant imperceptiblement le dos. J'envoyai ma main derrière moi ; ma chaise n'y était plus. Je constatai, en outre, que celles de mes voisins n'y étaient pas davantage.

Le mur demeura quelques instants sombre et sans apparitions réelles ; mais il pétillait par intervalles ; un petit point y brillait, comme une étincelle, comme une étoile aussitôt disparue ; et cela crépitait avec une légère fumée répandant une odeur d'ail, des plus caractéristiques aussi. Cela se renouvelait constamment. On eût dit que le mur voulait parler, qu'il y avait en lui une pluie d'étincelles prêtes à sortir pour se réunir, pour former quelque chose, un tout, une image, mais qu'une cause inconnue empêchait momentanément la réussite de ce nouveau phénomène.

Enfin les pétilllements d'étincelles redoublèrent, se multiplièrent, formant à présent des lignes courbes, droites, brisées, tordues, des dessins fantastiques, des arabesques, des caractères étranges qui n'appartenaient à aucune langue humaine, comme si c'eût été des signatures de démons. Il y en avait de toutes les sortes et de toutes les formes.

Le grand-maître Spencer, toujours dans la chaire, immobile, les bras étendus en avant, prononçait maintenant des mots, lentement, gravement, les espaçant avec méthode ; et c'était des noms de diables qu'il proférait ainsi ; au fur et à mesure, les étincelles du mur se réunissaient alors en un tracé de signature diabolique. Ces noms étaient : Sinbuck, Dagon, Zarobi, Pharzuph, Eirnéus, Moloch, Hatiphaz, Suzabo, Zaren, Ouriel, Jaser, Sialul, Colopatiron, Astaroth, Hizarbin, Azeuph, etc., etc. Quand il prononça le nom Baal-Zéboub, aussitôt les points lumineux et pétillants du mur formèrent le hiéroglyphe qui est sous les pieds du Baphomet, inscrit sur la boule terrestre. Et toutes ces signatures, bizarrement variées, semblaient, par leurs traits de feu, des éclairs zébrant le mur ; il y en avait d'entortillées comme une queue de cochon, d'autres qui écrivaient le nom prononcé, mais dans une forme contournée, biscornue, d'autres enfin dont les traits simulaient des animaux, le plus souvent immondes.

Tout cela apparaissait instantanément, mais avec une netteté parfaite, sur la muraille dont le fond restait obscur, tandis que là-bas, l'autel du Baphomet fluorescissait toujours et que le grand-maître en chaire avait un aspect fantastique, ruisselant de phosphore au milieu de cette chaire également phosphorée qui semblait une gueule infernale grande ouverte.

Finalement, une énorme tête de diable parut sur le mur, très lumineuse, mais qui ne resta que trois secondes à peine, pendant lesquelles elle roula ses yeux et ouvrit la bouche, comme si elle allait parler.

Alors, la lumière revint brusquement, les lampes de la salle se rallumèrent d'elles-mêmes, tandis que la lueur de l'autel du Baphomet et de la chaire s'éteignait. Les draperies blanches reprirent leur place, roulant sur leurs tringles, tirées par les frères servants.

Mais ce qui nous stupéfia, ce qui plongea les assistants dans plus ou moins de surprise, ce fut le spectacle, qui s'offrit à nos yeux. Il n'y avait plus une chaise, plus un fauteuil, plus une banquettes sur le sol ; tout le mobilier du temple était en l'air, les chaises accrochées aux tentures ou dans les corniches, les banquettes attachées aux lustres ; la balustrade de la tribune où se trouvait l'orgue était arrachée et pendait ; l'orgue lui-même avait été remué, manipulé, mis en travers, saillant des deux cinquièmes hors de la tribune, y tenant juste assez pour ne pas perdre l'équilibre ni s'écrouler sur nos têtes ; le tableau de la mort du Christ avait quitté l'Orient, il était comme vissé au plafond.

Par ce désordre extravagant, les esprits avaient prouvé leur présence ; car il était impossible que tout ce remue-ménage fût l'œuvre de mains humaines, ayant été opéré en si peu de temps, sans déranger personne ; si des frères servants eussent été les ouvriers de ce bouleversement, il leur eût fallu circuler parmi l'assistance, manier des échelles ; leurs manœuvres n'auraient pas pu

passer inaperçues ; en outre, le temps normal leur avait absolument manqué.

Le grand maître improvisa un bref discours, que nous écoutâmes debout. C'était une paraphrase explicative de ce que nous venions de voir. Sa voix aigre mortait, monotone, vers la voûte et retentissait dans le silence.

Il avait pris pour texte l'hostie, le sacrement eucharistique, le pain sacré dans lequel Dieu se donne aux fidèles, et que les misérables lucifériens meurtrissent par le plus épouvantable des sacrilèges. Il discutait le dogme catholique ; et, dans sa dissertation ambiguë, à la fois embarrassée et impudente, il se contredisait sans cesse. Tantôt il niait la présence "d'Adonaï et de son Christ", comme il disait, dans l'eucharistie ; tantôt, il faisait l'apologie des profanations les plus horribles de l'hostie. Il ajoutait que le Dieu Bon venait de faire la démonstration frappante de l'inanité du sacrement eucharistique ; il avait montré, sur le mur, l'hostie des catholiques roulant, roulant, puis éclatant, afin que chacun pût comprendre aisément qu'il n'y avait aucun cas à faire de ce pain mystique ; et c'étaient des blasphèmes effroyables !

Il commenta aussi l'apparition de la poule noire et du serpent ; nous venions de voir, nous dit-il, sous un emblème merveilleusement produit, la lutte entre les deux religions, celle d'Adonaï et celle de Lucifer, et, comme nous devions l'avoir compris, c'était sûrement la seconde qui aurait le triomphe final et qui même détruirait l'autre totalement.

Enfin, en apposant leurs signatures sur le mur, les génies de la lumière, les esprits du feu avaient entendu donner aux maçons du rite palladique des témoignages visibles de leur sympathie.

En fait de présence réelle, conclut-il, une seule était indiscutable ; c'était celle des esprits parmi nous ; les preuves avaient surabondé.

La séance, — si l'on peut appeler séance cette pître démoniaque, — touchait à sa fin. Spencer venait de promettre à l'assemblée un dernier phénomène.

Il descendit de la chaire, se plaça contre le mur d'en face, tournant le dos à la draperie blanche, que des servants maintenaient fortement tendue. On fit cercle autour du grand-maître. Alors, il éleva ses bras au-dessus de sa tête, en les croisant, et ses mains faisaient le signe ésotérique luciférien. Derrière lui, se forma une ombre qui représentait une tête de diable derrière chacune de ses mains.

Le surprenant de la chose n'était pas le fait de l'ombre ; le premier venu peut obtenir semblable résultat, en s'y prenant de la même manière. L'important était de fixer l'ombre sur le mur. Il faut pour cela, disent les lucifériens, que les esprits soient favorables. J'ai vu souvent renouveler cette expérience, et la plupart du temps elle ne réussissait pas. Ce soir-là, il faut croire que Lucifer était dans les meilleures dispositions possibles à l'égard de ses adorateurs.

Le grand-maître Spencer, debout à peu de distance du mur drapé de blanc contre lequel son ombre se profilait, les bras et les mains dans la position que je viens de dire, prononça la formule suivante :

— *Trulu-krashkim-nikoé... Veryamathoben-mulu-istar-né-phris... Parakomulu-igazzushu-ekimmugallu-zikika-dingir... Luluwikos-garbenium-lotiphrem-manasko-ix-pax-gremfik... Zipé-tach-ashar-shimatum-abraxas... Samatipoo... Soulatheké... Bolarik... Malurik... Abraxarik... Libbischu-mahari-shmasch... Foé ! foé ! foé !... Ranu ! ranu ! ranu !... Bérial-gog !... Foé ! foé ! foé !*

Après avoir débité toute cette enfilade de mots baroques, que je viens de recopier ici d'après le rituel des évocations palladiques, Spencer fit quelques pas en avant, s'éloigna tout à fait du mur, et, chose renversante, l'ombre restait fixée sur la tenture blanche.

La place occupée précédemment par le buste du grand-maître représentait une large tête de démon, vue de face ; dans cette ombre, il y avait des endroits moins noirs que d'autres, de telle sorte que les traits étaient très bien accentués ; les yeux étaient blancs ; la bouche s'ouvrait et se fermait ; en un mot, c'était une ombre vivante. Les deux cornes étaient figurées par deux autres petites têtes diaboliques, allongées, et de profil. En tout, une trinité infernale de trois têtes, qui avaient, chacune, sa physionomie, son expression particulière.

Spencer expliqua que la tête centrale était Baal-Zéboub ; celle de gauche, Astaroth ; celle de droite, Moloch.

— Dis-nous, glapit le grand-maître de sa voix aigre ; dis-nous, Baal-Zéboub, prince des milices du Dieu Bon, est-ce bien toi qui es parmi nous ?

La bouche de la tête centrale s'ouvrit ; et nous entendîmes distinctement la réponse :

— Oui !

(A suivre.)